

Le goût de Napoléon

PAR EMMANUEL DAYDÉ

Napoléon n'est plus au musée de l'Armée à Paris, *Napoléon à Versailles*, *L'Empire en Playmobil®* à Waterloo ou *Napoléon au jugement des hommes* ou de *l'Histoire* à Bucarest... Mais s'il ne fallait retenir que deux expositions du bicentenaire de la mort de Napoléon, ce serait la fresque majeure tentée à La Villette et le livre d'images peinturluré au risque de l'art contemporain aux Invalides.

Napoléon

Grande Halle de La Villette, Paris
Jusqu'au 19 décembre 2021

Napoléon ? Encore !

Musée de l'Armée, Paris
Jusqu'au 30 janvier 2022

« ... et puis l'univers entier contre moi », avouait Napoléon. Deux cents ans après sa mort, cet homme de tous les excès déclenche toujours l'hystérie. Et comme l'on aime à juger hier depuis aujourd'hui, les polémiques se multiplient envers cette « âme forte et décidée », qui se définissait comme « un problème pour bien des gens ». Évitant l'hagiographie,

l'exposition *Napoléon* à La Villette n'est ni un dossier à charge, ni un blockbuster tonitruant, mais le réexamen d'une vie de légende à l'épreuve des faits. Affrontant les voix discordantes, elle n'éclipse pas le reproche contemporain encouru pour le rétablissement de l'esclavage, en exposant le décret-loi du 20 mai 1802 signé de sa main, qui le maintenait là où il n'avait pas été aboli – c'est-à-dire en Martinique, à Tobago, sur l'île Maurice et à la Réunion – et un arrêté du 16 juillet, qui mettait fin à « la liberté générale de 1794 » en Guadeloupe. L'exposition n'omet pas de rappeler que ce retour à la norme esclavagiste du temps, longtemps différé, rencontra un cuisant échec à Saint-Domingue, conduisit à la perte de « la perle des Antilles » pour la France et à l'établissement de la Première République noire d'Haïti. « L'une des plus grandes folies que j'ai faites, et que je me reproche, a été d'envoyer une armée à Saint-Domingue », confiera Napoléon à Sainte-Hélène, après avoir aboli la traite durant les Cent-Jours (que Louis XVIII s'empressera de rétablir).

Se voulant épique et onirique tout autant que didactique et informé, le fougueux itinéraire de l'enfant gâté reste chronologique afin d'éviter le danger d'une dispersion atomique. Tandis que les années d'apprentissage à Brienne du jeune Corse ombrageux sont évoquées par les somptueuses images du film muet d'Abel Gance, en même temps que par une boussole lui ayant appartenu, la campagne d'Italie forge l'image follement romantique d'un « héros semblable à l'orage », avec l'ictonique *Bonaparte au pont d'Arcole* de Gros (qui déclare vouloir « rompre les frontières de la finitude »), suivi plus tard du majestueux *Premier Consul franchissant le Grand-Saint-*



Vue de l'exposition *Napoléon ? Encore !*, musée de l'Armée, Paris, 2021. Œuvre d'Edgar Sarin.



Bernard de David (destiné à côtoyer Titien et Vélasquez). Les brûlantes lettres d'amour à Joséphine – dont trois se sont vendues pour 513 000 euros en 2019 – témoignent plus encore de cette fièvre romantique, surtout lorsqu'elles sont lues de si alerte manière par Lou Doillon : « À la tête des troupes, mon adorable Joséphine est seule dans mon

cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée. *Mio dolce amor*, je n'ai pas passé un jour sans t'aimer, je n'ai pas passé une nuit sans te serrer dans mes bras... », lui écrit-il, réservant ses victoires au post-scriptum. Le scribe accroupi rapporté dans ses bagages, les portraits des cheikhs ralliés aux Français ou les fauteuils à tête de Némès de Jacob

Jacques-Louis David.
Bonaparte, Premier Consul, franchissant le Grand-Saint-Bernard le 20 mai 1800.

1802, huile sur toile, 271 x 232 cm.
 Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, Versailles.



Desmalters témoignent de souvenirs de la campagne d'Égypte tout autant que de l'envol d'un nouveau style Bonaparte. L'ambitieux révolutionnaire se fait empereur dans une majestueuse salle du trône drapée de rouge et siglée d'un N monumental, où il apparaît grâce à Gérard tel un nouveau Charlemagne, vêtu d'un manteau de velours pourpre doublé d'hermine. Doté d'une curiosité insatiable et d'un goût affirmé, Napoléon se mêle de tout, ralliant son ancien camarade robespierriste Jacques-Louis David à la marche de l'empereur (intervenant même pour lui faire délivrer le prix décennal auprès de l'Institut, qui lui préférait Girodet), donnant les soixante-douze sujets à peindre d'un service en porcelaine de Sèvres ou relisant les livrets des opéras devant être créés à l'Académie impériale de musique. Versailles évoque ainsi son amour fou pour l'opéra napolitain, Paisiello et Zingarelli en tête, et pour « la belle voix surnaturelle » (Schopenhauer) du castrat Crescentini, qui le faisait fondre en larmes – en dépit de sa lutte contre une pratique qu'il jugeait barbare – et à qui il remit, malgré un tollé général, la Couronne de fer. Aimant à réciter du Corneille avant un combat, ce « dieu de la guerre » promenait en bivouac une bibliothèque de 4 000 volumes. Autoritaire et inflexible, l'empereur pouvait se révéler révolté et sensible. La bataille d'Eylau, qu'évoque la muette et blafarde charge du *Colonel Chabert* d'Yves Angelo, l'affecta terriblement par la quantité de sang versé sur la

neige : « Cette boucherie passerait l'envie à tous les princes de la terre de faire la guerre », se serait-il écrié. Passant huit jours à secourir les blessés, Napoléon décide d'organiser un concours de peinture afin que ce massacre ne puisse être oublié. Ayant contemplé à Eylau « le plus effrayant de tous les tableaux auquel un ciel neigeux et très couvert prêtait ses lugubres couleurs », Louis-François Lejeune, peintre formé auprès de Pierre-Henri de Valenciennes avant de suivre la Grande Armée et de devenir général, pourrait bien constituer la véritable révélation de La Villette. Même gelé au visage en Russie, ce vaillant soldat croquait les combats sur le vif, avant de les traduire en de longilignes panoramas traversés d'ombre et de feu, telle la mêlée explosive et fourmillante de la *Bataille de la Moskowa*, qui passe à juste titre pour son chef-d'œuvre. On a pu reprocher à l'art napoléonien de « remplacer l'incitation à méditer par le souci d'informer » (Leniaud). Gardien du tombeau de l'empereur, les Invalides ont voulu informer et méditer tout en même temps, en invitant une trentaine d'artistes – dont cinq ont moins de trente-cinq ans – à réagir au sein du musée de l'Armée, de l'hôtel des Invalides et de la cathédrale Saint-Louis, envers celui qui appelait « l'imagination à gouverner le monde ». On regrettera que le parcours d'art contemporain vif et exaltant conçu par Éric de Chassey ait été terni par une polémique stérile autour du *Memento*

Louis-François Lejeune. *Bataille des Pyramides*, 21 juillet 1798. 1806, huile sur toile, 180 x 258 cm. Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, Versailles.

Ange Leccia.
(D'après Sainte-Hélène.
2021, sept projections vidéo HD, 32',
dimensions variables.
Courtesy galerie Jousse Entreprise, Paris.

Marengo suspendu par Pascal Convert au-dessus du tombeau. Alors que l'artiste voyait dans ce squelette – reconstitué en 3D – du cheval de Napoléon, saisi par les Anglais à Waterloo, « un rituel ancestral et un *memento mori* qui s'interroge sur la notion de sacré, d'éternité et d'humanité », Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon (plus perspicace dans ses interventions à La Villette), s'est offusqué « d'une œuvre artistique particulièrement dissonante dans un lieu dédié au recueillement et à l'hommage à ceux qui sont morts pour la Nation ». « On rêve », a-t-il ajouté ! Eh bien rêvons ! On achève bien les chevaux, comme le prouvent le *Cheval de Turin* ruant des sabots contre la folie de Nietzsche signé Adel Abdessemed, ou le cheval blanc, monté non pas en amazone mais en *Héros* par Marina Abramović, demeurant

aussi calme et immobile que le Premier Consul franchissant le Grand-Saint-Bernard. Les confrontations les plus frémissantes sont toutefois dues à Pablo Gosselin, qui enserme le livide *Napoléon sur le trône impérial* d'Ingres d'une volée de plomb fondu bleu-violet, ou à Edgar Sarin, qui dresse un *horreo* galicien gris monté sur pilotis, tel un grenier primitif abritant des cendres illustres, au sortir de la crypte impériale. Mais le dernier soupir revient à Ange Leccia et à son installation vidéo *(D)'après Sainte-Hélène*, sans doute le plus beau et le plus poignant des tombeaux contemporains. N'ayant pu se rendre dans l'île africaine pour raisons de Covid, l'artiste corse filme l'infini de la mer depuis son île natale, retrouvant dans le noir fracas des vagues ou la fuligineuse disparition de la ligne d'horizon la vanité du temps qui passe. ■

À lire

Les Goûts de Napoléon.

Philippe Costamagna.
Grasset – 20,90 €

